

Nous sommes grandement redevables dans ce travail à l'article de Gerhardt Stenger, cité plus haut. Nous avons cependant procédé à un certain nombre de révisions et ajouts.

Nous surlignons les passages de l'article en différentes couleurs en fonction de la source dont ils proviennent. En vert : *Le Misanthrope* de Van Effen ; en gris : *Les Mœurs* de Toussaint ; en violet : les *Nouvelles libertés de penser* ; en marron : une note de Dacier à sa traduction de Plutarque, etc.

Nous faisons ensuite ressortir les différences entre le texte de la source et celui de l'article à deux niveaux : 1) en surlignant les modifications par rapport à la source d'une couleur différente dans le corps du texte (en bleu clair les passages modifiés) et 2) en mettant en gras les modifications dans les notes de bas de page où sont cités les passages correspondants de la source. Ce deuxième niveau de surlignement et la mise en gras correspondante n'apparaissent systématiquement que dans les cas où les citations suivent de près la littéralité de leur source.

LIBERTE DE PENSER, (*Morale.*) Ces termes, liberté de penser, ont deux sens ; l'un général, l'autre borné. Dans le premier ils signifient cette généreuse force d'esprit qui lie notre persuasion uniquement à la vérité. Dans le second, ils expriment le seul effet qu'on peut attendre, selon les esprits forts, d'un examen libre et exact, je veux dire, l'inconviction¹. Autant que l'un est louable et mérite d'être applaudi, autant l'autre est blâmable, et mérite d'être combattu. La véritable liberté de penser tient l'esprit en garde contre les préjugés et la précipitation. Guidée par cette sage Minerve, elle ne donne aux dogmes qu'on lui propose, qu'un degré d'adhésion proportionné à leur degré de certitude. Elle croit fermement ceux qui sont évidents ; elle range ceux qui ne le sont pas parmi les probabilités ; il en est sur lesquels elle tient sa croyance en équilibre ; mais si le merveilleux s'y joint, elle en devient moins crédule ; elle commence à douter, et se méfie des charmes de l'illusion². En un mot elle ne se rend au merveilleux qu'après s'être bien prémunie contre le penchant trop rapide qui nous y entraîne. Elle ramasse surtout toutes ses forces contre les préjugés que l'éducation de notre enfance nous fait prendre sur la religion, parce que ce sont ceux dont nous nous défaisons le plus difficilement ; il en reste toujours quelque trace, souvent même après nous en être éloignés ; lassés d'être

¹ « On voit évidemment dans ce traité [le *Traité de la Liberté de penser* – la référence est évident mais le titre n'est pas explicitement donné] que ces termes, liberté de penser, ont deux sens, l'un général, l'autre borné. Dans le premier, ils signifient cette généreuse force d'esprit, qui lie notre persuasion uniquement à l'évidence. Dans le second, ils expriment le seul effet que, selon ces Messieurs, on peut attendre d'un examen libre et exact, je veux dire, l'irreligion » (*Le Misanthrope*, La Haye, Jean Néaulme, 1742, t. I, p. 312-313, source repérée par Gerhardt Stenger).

² « La prudence est l'art de choisir [...]. Elle tient l'esprit en garde contre les préjugés & la précipitation. Guidée par cette sage Minerve, il ne donne aux dogmes qu'on lui propose, qu'un degré d'adhésion proportionné à leur degré de certitude. Il croit fermement ceux qui sont évidents ; il range ceux qui ne le sont pas, parmi les probabilités ; il en est sur lesquels il tient sa croyance en équilibre : mais si le merveilleux s'y joint, il en devient moins crédule ; il commence à douter, il se méfie des charmes de l'illusion » (Toussaint, *Les Mœurs*, s.l., 1748, p. 131-132, source repérée par Gerhardt Stenger). Notez bien la torsion du sens : La « liberté de penser » de l'article correspond d'abord à la « prudence » de Toussaint, puis à « l'esprit ».

livrés à nous-mêmes, un ascendant plus fort que nous, nous **tourmente** et nous y fait revenir. Nous changeons de mode, de langage ; il est mille choses sur lesquelles insensiblement nous nous accoutumons à penser autrement que dans l'enfance ; notre raison se porte volontiers à prendre ces nouvelles formes ; mais les idées qu'elle s'est faites sur la religion, sont d'une espèce respectable pour elle ; rarement ose-t-elle les examiner ; et l'impression que ces préjugés ont faite sur l'homme encore enfant, ne périt communément qu'avec lui. On ne doit pas s'en étonner ; l'importance de la matière **jointe à l'exemple de nos parents** que nous voyons en être réellement persuadés, sont des raisons plus que suffisantes pour les graver dans notre cœur, de manière qu'il soit difficile de les en effacer³. Les premiers traits que leurs mains impriment dans nos âmes, en laissent toujours des impressions profondes et durables ; **telle est notre superstition, que nous croyons honorer Dieu par les entraves où nous mettons notre raison ; nous craignons de nous démasquer à nous-mêmes, et de nous surprendre dans l'erreur, comme si la vérité avait à redouter de paraître au grand jour**⁴.

Je suis bien éloigné d'en conclure qu'il faille pour cela décider au tribunal de la fière raison, les questions qui ne sont que du ressort de la foi. Dieu n'a point abandonné à nos discussions des mystères qui, soumis à la spéculation, paraîtraient des absurdités. Dans l'ordre de la révélation, il a posé des barrières insurmontables à tous nos efforts⁵ ; **il a marqué un point où l'évidence cesse de luire pour nous ; et ce point est le terme de la raison ; mais là où elle finit, ici commence la foi, qui a droit d'exiger de l'esprit un parfait assentiment sur des choses qu'il ne comprend pas ; mais cette soumission de l'aveugle raison à la foi, n'ébranle pas pour cela ses fondements, et ne renverse pas les limites de la connaissance. Eh quoi ? Si**

³ « **Les préjugés** que l'éducation de notre enfance nous fait prendre sur la religion, sont ceux dont nous nous défaisons plus difficilement ; il en reste toujours quelque trace, souvent même après nous en être **entièrement** éloignés ; lassés d'être livrés à nous-mêmes, un ascendant plus fort que nous, nous **entraîne** et nous y fait revenir. Nous changeons de mode **et** de langage ; il est mille choses sur lesquelles insensiblement nous nous accoutumons à penser autrement que dans l'enfance ; notre raison se porte volontiers à prendre ces nouvelles formes ; mais les idées qu'elle s'est faites sur la religion, sont d'une espèce respectable pour elle, rarement ose-t-elle les examiner, et l'impression que ces préjugés ont faite sur l'homme encore enfant, ne périt communément qu'avec lui. On ne doit pas s'en étonner, l'importance de la matière **que ces préjugés décident à l'exemple de tous les hommes** que nous voyons en être réellement persuadés, sont des raisons plus que suffisantes pour les graver dans notre cœur, de manière qu'il soit difficile de les en effacer » (*Nouvelles libertés de penser*, Amsterdam, 1743, p. 153-154 – voir aussi p. 155 - source repérée par Gerhardt Stenger en note de son article, déjà cité, p. 34). Il s'agit de l'incipit du texte intitulé *Réflexion sur l'existence de l'âme et sur l'existence de Dieu*.

⁴ « Un semi-scepticisme est la marque d'un esprit faible : il décèle un raisonneur pusillanime qui se laisse effrayer par les conséquences ; un superstitieux qui croit honorer son Dieu par les entraves où il met sa raison ; une espèce d'incrédule qui craint de se démasquer à lui-même ; car si la vérité n'a rien à perdre à l'examen, comme en est convaincu le semi-sceptique, que pense-t-il au fond de son âme de ces notions privilégiées qu'il appréhende de sonder, et qui sont placées dans un recoin de sa cervelle, comme dans un sanctuaire dont il n'ose approcher ? » (Diderot, *Pensées philosophiques*, 1746, pensée XXXIV).

⁵ Selon Gerhardt Stenger, ces deux phrases pourraient être inspirées par le passage suivant : « Si l'incrédule soutient l'absurdité des dogmes chrétiens, fondé sur celle qu'il y aurait que Dieu nous révélât comme certain, ce qui ne nous paraît pas démontré ; il erre encore [...]. Car de grâce, quelle est la loi qui assujettisse l'être suprême à nous dispenser telle mesure de lumière, plutôt que telle autre ? N'est-il pas libre de mettre à nos connaissances les bornes qu'il lui plaît ? de les étendre, de les resserrer, de les multiplier, et de les réduire selon les conseils de sa sagesse ? Si dans l'ordre même de la Nature, ordre néanmoins si proportionné à notre intelligence, il a posé des **barrières** que nos efforts tenteraient vainement de rompre, pourquoi n'aura-t-il pas pu de même **dans un ordre supérieur, celui de la Révélation** et de la Grâce, marquer un point où l'évidence doit cesser de luire pour nous ? » (Claude-François Houtteville, *La Religion chrétienne prouvée par les faits*, Nouvelle édition, Paris, Dupuis, 1740 [1722], t. III, p. 259-260 ; nous remercions Gerhardt de son éclairage sur ce point).

elle n'avait pas lieu en matière de religion, cette raison que quelques-uns décrivent si fort, nous n'aurions aucun droit de tourner en ridicule les opinions avec les cérémonies extravagantes qu'on remarque dans toutes les religions, excepté la véritable. Qui ne voit que c'est-là ouvrir un vaste champ au fanatisme le plus outré, et aux superstitions les plus insensées ? Avec de pareils principes, il n'y a rien qu'on ne croie, et les opinions les plus monstrueuses, la honte de l'humanité, sont adoptées. La religion qui en est l'honneur, et qui nous distingue le plus des brutes, n'est-elle pas souvent la chose en quoi les hommes paroissent les moins raisonnables⁶? Nous sommes faits d'une étrange manière ; nous ne saurions nous tenir dans un juste milieu. Si l'on n'est superstitieux, on est impie⁷. Il semble qu'on ne puisse être docile par raison, et fidele en philosophe⁸. Je laisse ici à décider laquelle des deux est la plus déraisonnable et la plus injurieuse à la religion, ou de la superstition ou de l'impiété⁹. Quoi qu'il en soit, les bornes posées entre l'une et l'autre, ont eu moins à souffrir de la hardiesse de l'esprit, que de la corruption du cœur. La superstition est devenue impie, et l'impiété elle-même est devenue superstitieuse ; oui, dans toutes les religions de la terre, la liberté de penser qui insulte aux bons croyants, comme à des âmes faibles, à des esprits superstitieux, à

⁶ Les § 9, 10 et 11 du chapitre XVIII [De la foi et de la Raison] du livre IV de *l'Essai philosophique concernant l'entendement humain* de John Locke ont sans doute inspiré ce passage qui les synthétise. Certaines formulations offrent des parallèles plus étroits que d'autres : « Tout ce qui est Révélation divine, doit prévaloir sur nos opinions, sur nos préjugés, et nos intérêts, et est en droit d'exiger de l'Esprit un parfait assentiment. Mais une telle soumission de notre Raison à la Foi ne renverse pas les limites de la Connaissance, et n'ébranle pas les fondements de la Raison, mais nous laisse la liberté d'employer nos Facultés à l'usage pour lequel elles nous ont été données » (§ 10). « Si l'on n'a soin de distinguer les différentes Juridictions de la Foi et de la Raison par le moyen de ces bornes, la Raison n'aura absolument point de lieu en matière de Religion, et l'on n'aura aucun droit de blâmer les opinions et les cérémonies extravagantes qu'on remarque dans la plupart des Religions du Monde ; car c'est à cette coutume d'en appeler à la Foi par opposition à la Raison qu'on peut, je pense, attribuer en grand' partie, ces absurdités dont la plupart des Religions qui divisent le Genre Humain, sont remplies. Les hommes ayant été une fois imbus de cette opinion, Qu'ils ne doivent pas consulter la Raison dans les choses qui regardent la Religion quoi que visiblement contraires au sens commun et aux Principes de toute leur Connaissance, ils ont lâché la bride à leurs fantaisies et au penchant qu'ils ont naturellement vers la Superstition, par où ils ont été entraînés dans des opinions si étranges, et dans des pratiques si extravagantes en fait de Religion qu'un homme raisonnable ne peut qu'être surpris de leur folie, et que regarder ces opinions et ces pratiques comme des choses si éloignées d'être agréables à Dieu, cet Être suprême qui est la Sagesse même, qu'il ne peut s'empêcher de croire qu'elles paraissent ridicules et choquantes à tout homme qui a l'esprit et le cœur bien fait. De sorte que dans le fond la Religion qui devrait nous distinguer le plus des Bêtes et contribuer plus particulièrement à nous élever comme Créatures raisonnables au-dessus des Brutes, est la chose en quoi les hommes paroissent souvent le plus déraisonnables, et plus insensés que les Bêtes mêmes » (§ 11). L'ouvrage de Locke, *An Essay Concerning Human Understanding*, publié à Londres en 1690 fut traduit en français 1700 par Pierre Coste et souvent réédité, nous citons l'édition de 1742 : Amsterdam, Pierre Mortier, 1742, p. 581-582, source repérée par G. Stenger).

⁷ Ce passage est peut-être inspiré par une des notes de Dacier à son édition de Plutarque (1^{ère} éd. 1694) : « lorsque la religion n'est pas éclairée, plus on a de penchant pour elle, plus on est porté à la superstition et à la crédulité, et telle est ordinairement la religion du peuple, il n'y a point pour lui de milieu, il est ou superstitieux, ou impie » (*Les Vies des hommes illustres de Plutarque, traduites en français avec des notes historiques et critiques*, Paris, Michel-Etienne David, 1734, t. I, p. 326).

⁸ « Je suis docile par raison ; je suis fidèle en philosophe » (Claude-François Houtteville, *La Religion chrétienne prouvée par les faits*, Nouvelle édition, Paris, Dupuis, 1740 [1722], t. III, p. 264).

⁹ Cf. Dans les *Pensées philosophiques*, le début de la Pensée XII : « Oui, je le soutiens ; la superstition est plus injurieuse à Dieu que l'athéisme ».

des génies serviles¹⁰, est quelquefois plus crédule et plus superstitieuse qu'on ne le pense. Quel usage de raison puis-je apercevoir dans des hommes qui croient par autorité qu'il ne faut pas croire à l'autorité ? Quels sont la plupart de ces enfants qui se glorifient de n'avoir point de religion ? À les entendre parler, ils sont les seuls sages, les seuls philosophes dignes de ce nom ; ils possèdent eux seuls l'art d'examiner la vérité ; ils sont seuls capables de tenir leur raison dans un équilibre parfait, qui ne saurait être détruit que par le poids des preuves. Tous les autres hommes, esprits paresseux, cœurs serviles et lâches, rampent sous le joug de l'autorité, et se laissent entraîner sans résistance, par les opinions reçues¹¹. Mais combien n'en voyons-nous pas dans leur société qui se laissent subjugué par un enfant plus habile. Qu'il se trouve parmi eux un de ces génies heureux, dont l'esprit vif et original soit capable de donner le ton ; que cet esprit d'ailleurs éclairé se précipite dans l'inconviction, parce qu'il aura été la dupe d'un cœur corrompu : son imagination forte, vigoureuse, et dominante, exercera sur leurs sentiments un pouvoir d'autant plus despotique, qu'un secret penchant à la liberté prêterà à ses raisons victorieuses une force nouvelle. Elle fera passer son enthousiasme dans les jeunes imaginations, les fléchira, les pliera à son gré, les subjuguera, les renversera.

Le traité de la liberté de penser, de Collins, passé parmi les inconvaincus, pour le chef-d'œuvre de la raison humaine ; et les jeunes inconvaincus se cachent derrière ce redoutable volume, comme si c'était l'égide de Minerve¹². On y abuse de ce que présente de bon ce mot, liberté de penser, pour la réduire à l'irreligion ; comme si toute recherche libre de la vérité, devait nécessairement y aboutir. C'est supposer ce qu'il s'agissait de prouver, savoir si s'éloigner des opinions généralement reçues, est un caractère distinctif d'une raison asservie à la seule évidence. La paresse et le respect aveugle pour l'autorité, ne sont pas les seules entraves de l'esprit humain. La corruption du cœur, la vaine gloire, l'ambition de s'ériger en chef de parti, n'exercent que trop souvent un pouvoir tyrannique sur notre ame, qu'elles détournent avec violence de l'amour pur de la vérité¹³.

Il est vrai que les inconvaincus en imposent et doivent en imposer par la liste des grands hommes, parmi les anciens, qui selon eux se sont distingués par la liberté de penser, Socrate, Platon, Epicure, Cicéron, Virgile, Horace, Pétrone, Corneille Tacite. Quels noms pour celui qui porte quelque respect aux talents et à la vertu ! mais cette logique est-elle bien assortie avec le dessein de nous porter à penser librement !¹⁴ Pour montrer que ces illustres

¹⁰ Gerhardt Stenger a repéré que trois syntagmes que l'on trouve dans cette phrase « âmes faibles », « esprits superstitieux » et « génies serviles » figurent aussi et dans le même ordre dans une phrase du *Discours sur l'Harmonie* de Gresset. Sur ce rapprochement et les perspectives qu'il ouvre, voir plus bas l'annexe 2.

¹¹ La citation est ici parfaitement exacte : *Le Misanthrope*, La Haye, Jean Néaulme, 1742, t. I, p. 304.

¹² « Le Traité de la *Liberté de Penser* passe parmi les **Libertins** pour le chef d'œuvre de la raison humaine, et les **incrédules apprentifs** se cachent derrière ce redoutable volume, comme si c'était l'égide de Minerve » (*Le Misanthrope*, La Haye, Jean Néaulme, 1742, t. I, p. 312).

¹³ « **C'est supposer qu'une** recherche libre de la vérité **doit** nécessairement aboutir à l'irreligion, **et par conséquent** c'est supposer ce qu'il s'agissait de prouver. **D'ailleurs**, s'éloigner des opinions généralement reçues, **est-ce** un caractère distinctif d'une raison asservie à la seule évidence ? **Je l'ai déjà fait voir**, la paresse et le respect aveugle pour l'autorité, ne sont pas les seules entraves de l'esprit humain. La corruption du cœur, la vaine gloire, l'ambition de s'ériger en chef de parti, n'exercent que trop souvent un pouvoir tyrannique sur notre âme, qu'elles détournent avec violence de l'amour pur de la vérité » (*Le Misanthrope*, op. cit., t. I, p. 314).

¹⁴ « **Afin d'anoblir sa secte, il [Collins] nous étale une longue et imposante** liste des grands hommes parmi les anciens, qui selon **lui** se sont distingués par la liberté de penser, Socrate, Platon, Epicure, Cicéron, Virgile, **Etc.**

anciens ont pensé librement, citer quelques passages de leurs écrits, où ils s'élèvent au-dessus des opinions vulgaires, des dieux de leur pays, n'est-ce pas supposer que la liberté de penser est l'apanage des incroyables, et par conséquent supposer ce qu'il s'agissait de prouver¹⁵. Nous ne dirons pas que pour se persuader que ces grands hommes de l'antiquité ont été entièrement libres dans leurs recherches, il faudrait avoir pénétré les secrets mouvements de leur cœur, dont il est impossible que leurs ouvrages nous donnent une connaissance suffisante ; que si les incroyables sont capables de cette force incompréhensible de pénétration, ils sont fort habiles ; mais que s'ils ne le sont pas, il est constant que par un sophisme très grossier qui suppose évidemment ce qui est en question, ils veulent nous engager à respecter comme d'excellents modèles, des sages prétendus, dont l'intérieur leur est inconnu, comme au reste des hommes¹⁶. Cette manière de raisonner ferait le procès à tous les honnêtes gens qui ont écrit pour ou contre quelque système que ce soit, et accuserait d'hypocrisie à Paris, à Rome, à Constantinople, dans tous les lieux de la terre, et dans tous les temps, ceux qui ont fait et qui font honneur aux nations. Mais ce qui nous fâche, c'est qu'un auteur ne se contente pas de nous donner pour modèles de la liberté de penser, quelques-uns des plus fameux sages du Paganisme ; mais qu'il étale encore à nos yeux des écrivains inspirés, et qu'il s'imagine prouver qu'ils ont pensé librement, parce qu'ils ont rejeté la religion dominante¹⁷. Les prophètes, dit-il, se sont déchaînés contre les sacrifices du peuple d'Israël ; donc les prophètes ont été des patrons de la liberté de penser¹⁸. Serait-il possible que celui qui se mêle d'écrire, fût d'une infidélité ou d'une ignorance assez distinguée pour croire tout de bon que ces saints hommes eussent voulu détourner le peuple d'Israël du culte lévitique¹⁹ ? N'est-il pas beaucoup plus raisonnable d'interpréter leurs sentiments par leur conduite, et d'expliquer l'irrégularité de quelques expressions, ou par la véhémence du langage oriental qui ne s'asservit pas toujours à l'exactitude des idées, ou par un violent mouvement de l'indignation qu'inspirait à des hommes saints l'abus que les peuples corrompus faisaient des préceptes d'une saine religion ?

Quels noms séducteurs pour des gens qui asservissent leur raison à l'autorité ! » (*Le Misanthrope, op. cit.*, t. I, p. 313)

¹⁵ « Pour faire voir que ces illustres anciens ont pensé librement, il cite quelques passages de leurs écrits, où ils s'élèvent au-dessus des opinions vulgaires touchant la vie future. C'est supposer qu'une recherche libre de la vérité doit nécessairement aboutir à l'irreligion, et par conséquent c'est supposer ce qu'il s'agissait de prouver » (*Le Misanthrope, op. cit.*, t. I, p. 313-314). On notera que ce passage avait déjà été sollicité une première fois.

¹⁶ Pour se persuader que ces grands hommes de l'antiquité ont été entièrement libres dans leurs recherches, il faudrait avoir pénétré les secrets mouvements de leur cœur, dont il est impossible que leurs ouvrages nous donnent une connaissance suffisante. Si l'auteur est capable de cette force incompréhensible de pénétration, j'avoue qu'il est fort habile ; mais que s'il ne l'est pas, il est constant que par un sophisme très grossier qui suppose évidemment ce qui est en question, ils veulent nous engager à respecter comme d'excellents modèles, des sages prétendus, dont l'intérieur lui est inconnu, comme au reste des hommes » (*Le Misanthrope, op. cit.*, t. I, p. 314-315).

¹⁷ « L'auteur en question [Collins toujours] ne se contente pas de nous donner pour modèles de la liberté de penser, quelques-uns des plus fameux sages du paganisme ; mais qu'il étale encore à nos yeux des auteurs que nous appelons inspirés, et que nous avons crus jusqu'ici fort orthodoxes, quoique nous soyons très persuadés qu'ils ont pensé librement. Il veut cependant prouver qu'ils ont pensé librement, parce qu'ils ont rejeté la religion dominante » (*Le Misanthrope, op. cit.*, t. I, p. 315).

¹⁸ Citation exacte sauf l'incise (« dit-il ») : *Le Misanthrope, op. cit.*, t. I, p. 316.

¹⁹ « Serait-il possible que l'auteur dont je parle fût d'une imbécillité et d'une ignorance assez distinguées, pour croire tout de bon que ces saints hommes eussent voulu détourner le peuple d'Israël du culte lévitique ? » (*Le Misanthrope, op. cit.*, t. I, p. 318)

N'y a-t-il aucune différence entre l'homme inspiré par son Dieu, et l'homme qui examine, discute, raisonne, réfléchit tranquillement et de sang froid ?

On ne peut nier qu'il n'y ait eu et qu'il n'y ait parmi les convaincus des hommes du premier mérite²⁰ ; que leurs ouvrages ne montrent en cent endroits de l'esprit, du jugement, des connaissances ; qu'ils n'aient même servi la religion, en en décriant les véritables abus ; qu'ils n'aient forcé nos théologiens à devenir plus instruits et plus circonspects ; et qu'il n'aient infiniment contribué à établir entre les hommes l'esprit sacré de paix et de tolérance : mais il faut aussi convenir qu'il y en a plusieurs dont on peut demander avec Swift, « qui aurait soupçonné leur existence, si la religion, ce sujet inépuisable, ne les avait pourvus abondamment d'esprit et de syllogismes ? Quel autre sujet renfermé dans les bornes de la nature et de l'art, aurait été capable de leur procurer le nom d'auteurs profonds, et de les faire lire ? Si cent plumes de cette force avaient été employées pour la défense du Christianisme, elles auraient été d'abord livrées à un oubli éternel²¹. Qui jamais se serait avisé de lire leurs ouvrages, si leurs défauts n'en avaient été comme cachés et ensevelis sous une forte teinture d'irreligion »²². L'impiété est d'une grande ressource pour bien des gens. Ils trouvent en elle les talents que la nature leur refuse. La singularité des sentiments qu'ils affectent, marque moins en eux un esprit supérieur, qu'un violent désir de le paraître²³. Leur vanité trouvera-t-elle son compte à être simples approbateurs des opinions les mieux démontrées ? Se contenteront-ils de l'honneur subalterne d'en appuyer les preuves, ou de les affermir par quelques raisons nouvelles ? Non ; les premières places sont prises, les secondes ne sauraient satisfaire leur ambition. Semblables à César, ils aiment mieux être les premiers dans un bourg, que les secondes personnes à Rome ; ils briguent l'honneur d'être chefs de

²⁰ Le *Misanthrope* présente un passage avec un certain parallélisme d'expression mais auquel le passage de l'*Encyclopédie* s'oppose : « Je ne nie pas au reste, que parmi les professeurs de l'irreligion il n'y ait des personnes qui se distinguent par la vivacité de leur esprit etc. » (*Le Misanthrope, op. cit.*, t. I, p. 299). Il n'est pas impossible que *Le Misanthrope* ait ici servi d'appui pour un propos qui en prenait le contre-pied.

²¹ « Aurait-on jamais soupçonné que Asgil fût un beau génie, et Toland un philosophe, si la religion, ce sujet inépuisable, ne les avait pourvus abondamment de syllogismes et de traits d'esprit ? Quel autre sujet renfermé dans les bornes de la nature, et de l'art, aurait été capable de procurer à Tyndal le nom d'auteur profond, et de le faire lire ? Il n'y a que le choix de la matière, qui fait qu'un auteur se distingue, et se signale dans le monde savant. Car si cent plumes de cette force avaient été employées pour la défense du Christianisme, elles auraient été d'abord livrées à un oubli éternel. » (Jonathan Swift, *Le Conte du tonneau*, La Haye, Henri Scheurleer, 1721, t. II, p. 183-184, référence repérée par G. Stenger, attention les guillemets étendent abusivement la citation d'une phrase de trop dans l'*Encyclopédie*). Si la citation provient bien en dernière instance de la traduction de Swift par Van Effen (attribution de Barbier), d'une *Dissertation contre l'abolition du christianisme*, précisément, elle se trouve ici par le biais d'un intermédiaire remarquable. Le même passage avait en effet été aussi cité dans le Discours préliminaire de la traduction par Diderot de *L'Essai sur le mérite et la vertu* de Shaftesbury (DPV, t. I, p. 299) et l'on peut montrer que c'est bien le livre de Diderot qui est la véritable source. Dans les deux cas, une phrase (la même) a été retirée de la citation et surtout l'on y trouve la même approximation : *L'Essai sur le mérite et la Vertu* ainsi que l'article de l'*Encyclopédie* évoquent des auteurs « pourvus abondamment d'esprit et de syllogismes », alors que la traduction initiale parlait d'auteurs « pourvus abondamment de syllogismes et de traits d'esprit ».

²² Il faut noter que la citation de Swift peut avoir été appelée par un passage du *Misanthrope* évoquant le même sujet et dont on retrouve peut-être trace dans la phrase précédente : « Aussi y en a-t-il, parmi ces habiles gens, un bon nombre dont le nom même serait absolument ignoré, s'ils n'avaient puisé leur gloire dans la source bourbeuse de l'irreligion » (*Le Misanthrope, op. cit.*, t. I, p. 298).

²³ « On voit aisément par-là, que la singularité des sentiments marque moins un esprit supérieur, qu'un violent désir de le paraître » (*Le Misanthrope, op. cit.*, t. I, p. 296).

parti, en ressuscitant de vieilles erreurs, ou en cherchant des **chicanes** nouvelles dans une imagination que l'orgueil rend vive et féconde²⁴. Voyez l'art. INTOLERANCE & JESUS-CHRIST. (G)

²⁴ « **Leur suffira-t-il d'être** simples approbateurs des opinions les mieux démontrées ? Se contenteront-ils de l'honneur subalterne d'en appuyer les preuves, ou de les affermir par quelques raisons nouvelles ? Non ; les premières places sont prises, les secondes ne sauraient satisfaire leur ambition. Semblables à César, ils aiment mieux être les premiers dans un bourg, que les secondes personnes à Rome ; ils briguent l'honneur d'être chefs de parti, en ressuscitant de vieilles erreurs, ou en cherchant des **chimères** nouvelles, dans une imagination que l'orgueil rend vive et féconde » (*Le Misanthrope, op. cit.*, t. I, p. 295-296).